

Dissection d'une chute de neige de Sara Stridsberg, traduction du suédois de Marianne Ségol-Samoy (éditions de L'Arche), mise en scène de Christophe Rauck.



Crédit photo : Simon Gosselin.

Dissection d'une chute de neige de Sara Stridsberg, traduction du suédois de Marianne Ségol-Samoy (éditions de L'Arche), mise en scène de Christophe Rauck.

Les reines régnantes et puissantes ne sont pas si rares en Europe, au-delà des britanniques notoires, ainsi la reine de Suède Christine, dernière représentante de la dynastie des Vasa, qui se fit couronner « roi » en 1650, six ans après avoir pris le pouvoir assumé par le chancelier.

Toute reine est perçue comme épouse de roi, non détentrice du pouvoir souverain, sinon par délégation et provisoirement. Dans une perspective masculine gouvernée par les préjugés et les fantasmes, elle est figure de débauche, de Cléopâtre à Marguerite de Valois, la « reine Margot ». A l'opposé, froideur et puritanisme, se tient Elizabeth I ère d'Angleterre, « reine vierge » et redoutée.

La pièce de Sara Stridsberg s'inspire de l'histoire de la reine Christine de Suède (1626-1689), enfant du roi Gustave II Adolphe, tué au champ de bataille en 1632. A six ans, elle accède au trône, élevée en garçon, elle gomme la féminité dans ses vêtements et son comportement. Solitaire anticonformiste, elle déroge aux conventions, refusant de se marier ou d'avoir un enfant. Refusant une identité duelle, elle est entière, perçue comme « anormale », selon les normes du corps social et religieux. Diplomate et mécène, passionnée des arts et des lettres, amie de Descartes, elle abdique à vingt-huit ans, en 1654, avant de se convertir au catholicisme et de quitter son pays pour Rome. La nation suédoise plutôt protestante juge qu'elle a trahi son pays.

Et pourtant, en monarque qui rêve de rapprocher la vertu personnelle et la qualité humaine de la fonction royale, elle estime, tel Platon dans *la République*, qu'« il faudrait pour le bonheur des Etats que les philosophes fussent rois ou que les rois fussent philosophes ». Cette opinion se vérifie dans ces étranges associations entre « despote éclairé » et penseur célèbre, Frédéric II et Voltaire, ou ici, la Fille Roi et le Philosophe, rappel lointain et cocasse de Descartes que la première a fait venir réellement d'Europe et qui s'ennuie dans le froid d'un exil hivernal et neigeux. Habib Dembélé dans le rôle, pantin mécanique et facétieux, singulier et provocateur, est excellent.

Quand il lui demande si elle est homme ou femme, reine ou roi, l'élève dit avoir pris le meilleur des deux sexes. Il répond: « Je comprends. Vous voulez être une anomalie. Bien sûr. Vous voulez être quelque chose qui n'existe pas, mais j'ai peur que ce soit votre perte puisque, par définition, vous ne pouvez pas exister en dehors de... l'existence. Soit vous existez soit vous n'existez pas.. Alors vous allez à l'encontre du monde et de la théorie du monde, de tout ce à quoi nous croyons. » Une remarque d'humour : la maison royale est une anomalie – illusion aveuglant des peuples entiers.

Le titre de la pièce de Sara Stridsberg, *Dissection d'une chute de neige* pose question; un signe de résistance, pour le clown-philosophe, signifiant « Que tout est possible. Que vous n'avez même pas à accepter la neige qui tombe dehors. Vous devez disséquer chaque idée, chaque chute de neige et la démonter en pensée, la couper en morceaux comme le corps mort sur la civière. »

Une incitation à la réflexion, à la volonté de connaître, de raisonner et de ressentir – la vraie liberté.

Entre Maeterlinck et le théâtre élisabéthain, note Christophe Rauck, artiste inspiré qui quitte la direction du Théâtre du Nord pour celle du Théâtre Nanterre-Amandiers, et dont la création de *Dissection d'une chute de neige* correspond à son départ de Lille, la prose poétique de Sara Stridsberg se penche sur le pouvoir au féminin, à partir de la figure historique suédoise sulfureuse.

La sexualité, le rapport au pouvoir, la provocation, le féminisme, la question du genre, la solitude existentielle sont les thèmes de prédilection de la Fille-Roi, et ceux de l'auteure Sara Stridsberg.

Atmosphère de conte : « *Le temps est éternel, un non-temps. Peut-être le présent, peut-être est-ce un conte ou peut-être un siècle passé, froid et violent. Un royaume en Europe. Les derniers temps de pouvoir d'un souverain avant qu'il ne s'en aille. Fleuves figés, oiseaux qui meurent de froid en plein vol et qui tombent du ciel. Crasse. Maladies. Famine. Sang. Violence. Froid. Non-humains.* »

La pièce est une variation à sept personnages sur la Fille Roi, opposée au mariage et à l'enfantement, attirée par la chasse, l'érotisme, les livres, les étoiles, prête à déposer sa couronne.

Dans la neige et sa blancheur glacée, un paysage d'arbres et de brumes, l'esprit vif et décidé, la Fille Roi de belle énergie arpente l'espace de la représentation du pouvoir royal au féminin. Marie-Sophie Ferdane dans le rôle de la figure souveraine est un personnage de conte, romanesque dans un monde imaginaire de fastes, d'héritages merveilleux et d'alliances prestigieuses -, portant une magnifique robe de princesse – costumes de Fanny Brouste – avec grâce et distance amusée.

La scénographie d'Alain Lagarde, inventive et ludique, propose au regard une boîte rectangulaire blanche qui traverse la plateau de jardin à cour, mobile – avancées et reculs – face public, posée de biais ou perpendiculaire, elle contient la blancheur tombée du monde – volume neigeux -, l'espace même du palais de la souveraineté, ses appartements, comme jetés sur la Terre et dans la Nuit.

La neige offre une vision et un imaginaire de sensations, de sentiments, d'images et de rêves inscrits dans le froid et la blancheur. Tombée en flocons, la matière plumeuse danse et tournoie : les mouvements des comédiens s'amuse de ce duvet immaculé et léger – promesse de pureté non souillée, fleurs blanches printanières, clair de lune et nuit, spectacle visuel et silence.

Les « voyages d'hiver » du romantisme allemand – mélancolie, errance, froid, beauté, blancheur nocturne ... La neige, représentation de la fragilité des choses du monde, enferme sa propre mort.

La Fille Roi et son amante Belle, interprétée par Carine Goran, dont elle est amoureuse, et qu'elle oblige à se marier pour se détacher d'un amour coupable, dessinent des scènes intimes de joute verbale et de duel amoureux qui prennent toute leur mesure dans la blancheur de l'espace.

La boîte dans laquelle les deux femmes évoluent souligne même des effets de flocons dans des miniatures de paysages sous verre, sous les lumières de Olivier Oudiou, la vidéo de Pierre Martin et les sons de Xavier Jacquot. Une image poétique splendide entre jeu et facéties. Toutefois, ce fond immaculé, page vierge ou toile d'un tableau, est propice aux taches de couleurs, comme l'exaltation du rouge sang des blessures du Roi Mort, le fantôme du père de la Fille Roi, héros mort à la guerre qui revient sur scène, l'éduque en homme et la soutient de ses conseils.

Le Maître Roi est un soleil, une figure céleste que le comédien Thierry Bosc interprète en irradiant le plateau de ses apparitions lumineuses, fantôme vivant et tenace, portant ses blessures ensanglantées et la force sourde d'une voix posée de maître. Reconnaisant la grande guerrière en sa Fille Roi qui le dément, il explique : « *Vous n'avez pas besoin de savoir pourquoi vous faites la guerre. Si vous tenez absolument à avoir une raison. La belle raison. La grande raison. Chaque état aspire à étendre son territoire. C'est tout à fait naturel. L'instinct du sang, la convoitise de la carte, de la terre, de l'homme, du coeur, du lion, du roi. Les belles lois de la guerre.* »

Par contre, la chasse est un passe-temps favori de la Fille Roi. Depuis le Moyen Age, elle est une initiation aux valeurs aristocratiques et leur illustration aux connotations courtoises : « *La chasse est le jeu des forts, la lutte de l'homme contre la bête, de l'adresse contre la brutalité. Elle prépare à la guerre. Prouve qui peut son habileté, son courage, sa vigueur, son endurance.* » (René Maran, *Batouala*, 1921).

La mère de la Fille Roi, Maria Eleonora, chassée par le Pouvoir, défend sa fille qui lui ressemble, incarnée par la détermination et la provocation séditeuse de la comédienne Murielle Colvez : « *Elle n'est encore qu'une enfant. Elle a besoin de moi. Je ne crois pas qu'elle soit une guerrière. Je crois qu'elle est autre chose. Je ne sais pas quoi, mais elle est autre chose. Je crois qu'elle est quelque chose qui nous échappe encore. Peut-être le comprendra-t-on dans le futur.* »

Il est vrai que le Pouvoir est oppressant, exigeant, rigide, sévère, dictant sans faillir ses volontés et ses exigences, représenté par le comédien Christophe Grégoire au jeu percutant, froid, exsangue.

Un jeune homme, Love, alcoolique, promis au mariage dès son enfance rêve d'épouser la Fille Roi pour régner à ses côtés. Quand il lui parle d'amour, celle-ci lui rétorque : « *Vous aurez une armée, une couronne, une fortune. Ça ne vous suffit pas ?* » Emmanuel Noblet exprime sa joie d'accéder au pouvoir, en dansant son désir vif de réussite personnelle déguisé en passion amoureuse.

Quand le Philosophe, reprise malicieuse cartésienne, désorienté, comique et loufoque, apprend que son élève a peur de la catastrophe, il lui explique : « *Avoir peur de la catastrophe signifie généralement que la catastrophe a déjà eu lieu. Ce que vous redoutez est déjà arrivé. Vous avez déjà abandonné le trône. Une fois cette pensée bien en vous, il est impossible de la chasser.* »

La Fille Roi et le Philosophe jouent à l'avant-scène au jeu des Reines, des dynasties royales dont la Fille Roi, à leur seul nom évoqué, doit décliner et faire le récit de leur brève souveraineté. Un délassement royal, un divertissement princier, une frivolité enfantine et un plaisir pour le spectateur. L'actrice aime jouer, court, s'essouffle, éprouve son habileté, se mesure à son petit Philosophe, manifestant une spontanéité et une vitalité scéniques, le signe d'une pulsion ludique.

Christophe Rauck décrit l'héroïne : « *Force et paradoxe, elle est fille par moment et Roi par d'autre; femme et amie, éclairée et despote, amante et amant, promise et promesse; elle est à la fois l'amour au masculin avec l'autorité du tyran et l'amour au féminin avec les interrogations que cela pose sur le désir et la passion de l'autre. Elle aime et est aimée d'une jeune femme, elle est promise à un homme qui ne l'aime pas d'amour, et la question ne se pose pas.* »

Jouant sur les sexes et les identités, la Fille Roi déplace le problème du pouvoir, et le Philosophe déclame : « *Le doute est le commencement de la certitude. Vous, comme tous les autres, êtes condamnés à la liberté. Je suis désolé si cela vous accable. Et pour répondre à votre question : ce que vous faites est totalement dénué de sens. Nous nous trouvons à l'intérieur d'une machine qui travaille jour et nuit, indépendamment de nous. En gros, une reine n'est qu'une pierre.* »

La mise en scène lumineuse, servie par d'admirables comédiens, est un régal visuel et sonore, une invitation onirique à explorer non seulement l'écriture poétique et philosophique de Sara Stridsberg mais encore le décor enchanté et vivant d'un conte de fées mi-figue mi raisin, entre la neige, la chasse, la guerre, le jeu, l'amour, le pouvoir, la femme et l'homme – valeurs existentielles.

Véronique Hotte

Du 25 novembre au 18 décembre 2021, mardi, mercredi 19h30, jeudi, vendredi 20h30, samedi 18h, dimanche 15h, au **Théâtre des Amandiers-Nanterre**, 7 avenue Pablo Picasso 92022 Cédex. Tél : 01 46 14 70 00. Du 25 mars au 1er avril 2022, **Théâtre National populaire de Villeurbanne**.